Nick Brandt a changé. Célèbre pour ses belles images d'animaux sauvages, il est devenu un photographe engagé dans la lutte contre la destruction de la nature. Sa nouvelle série, *The Day May Break* – exposée sur le stand de Polka à Paris Photo et à partir de janvier à la galerie –, met en scène des femmes et des hommes touchés dans leur chair par le changement climatique. *« Je montre que la vie prend le dessus : ces gens et ces animaux ont survécu. Leur résilience force le respect. »*

NICK BRANDT
LANCEUR D'ALERTE

Photos **Nick Brandt**
Interview par **Sidonie Gaychet**

FATUMA, ALI AND BUPA,
Kenya, 2020.

Photos : © Nick Brandt / Courtesy Polka Galerie.

NAJIN AND PEOPLE IN FOG,
Kenya, 2020.

REGINA, JACK, LEVI AND DIESEL,
Zimbabwe, 2020.

Page précédente. À gauche.
RICHARD AND SKY,
Zimbabwe, 2020.

À droite.
PATRICK AND FLAMINGOS,
Zimbabwe, 2020.

THOMAS AND VINCENT,
Zimbabwe, 2020.

Nick Brandt
Par-delà les larmes de Kuda

interview par **Sidonie Gaychet,**
directrice adjointe de la galerie Polka

Il y a vingt ans, vous preniez vos premières photographies d'animaux sauvages en Afrique. La série *The Day May Break*, qui sera présentée sur le stand de Polka à Paris Photo en novembre et à la galerie à partir de janvier 2022, est très différente de ces premières images. A quoi attribuez-vous ce changement ?

En effet, il y a eu beaucoup de changement ! A mes débuts, j'avais pour velléité de composer une ode à un monde en train de disparaître. J'y ai perdu beaucoup de temps, alors même que la destruction de l'environnement s'accélérait de façon exponentielle et qu'il y avait urgence à traiter plus frontalement ce sujet. De ce constat sont nées les séries *Inherit the Dust* et *This Empty World*, qui incarnent toutes deux le saccage par l'Homme de l'habitat naturel de la faune africaine, ainsi que la disparition de la biodiversité. Il s'agissait également de mettre en lumière une évidence : les paysans pauvres sont les premières victimes de ce raz-de-marée écologique que certains appellent le progrès. Il devient impossible de nier le changement climatique, ou plus exactement la dépression, le chaos environnemental. A terme, cela va affecter chaque espèce, chaque être humain sur la planète. C'est pourquoi j'ai eu l'idée de *The Day May Break*.

Votre travail a également beaucoup évolué d'un point de vue technique. Au cours des années, vous êtes passé du noir et blanc argentique à la couleur numérique. Pourquoi être revenu essentiellement au noir et blanc pour *The Day May Break* ?

J'ai fait mes premières photographies couleur il y a deux ans pour *This Empty World* et j'ai adoré ! Mais je suis un amoureux du noir et blanc. Mes photographes favoris – Edward Steichen, Sally Mann, Diane Arbus, Richard Avedon, W. Eugene Smith – travaillaient principalement en noir et blanc.

Dans cette dernière série, les formes sont parfois réduites à de simples silhouettes se découpant sur le brouillard. Il m'a semblé que le noir et blanc correspondait mieux à l'esthétique que je recherchais – même s'il y a quelques photographies en couleur. Le moyen format numérique s'est naturellement imposé à moi pour *The Day May Break* : les constants changements dus au brouillard et au vent rendaient les réglages difficiles. Je devais sans cesse les ajuster. Pour obtenir la bonne image, je ne disposais parfois que d'une demi-heure de bonne lumière le matin puis le soir. A la fin de la journée, je vérifiais que le rendu était à la hauteur de ce que j'avais imaginé, quand quelque chose d'intéressant s'était passé entre l'animal et mes modèles humains. C'est l'avantage du numérique.

Making of de *The Day May Break*.
Nick Brandt face à Matthew et Mak, Zimbabwe, 2020.

Rien, dans ces images, n'est le fruit d'un photomontage. Comment avez-vous réussi à saisir côte à côte des animaux sauvages et des êtres humains ?

Les carottes ! *[Rires]* Plus sérieusement, les animaux photographiés sont des rescapés qui vivent dans des réserves ou des refuges. Ils ont été trop habitués à la présence humaine pour être relâchés dans la nature. Etre près d'eux durant les shootings n'était donc pas dangereux. D'autant que les soigneurs, qui s'occupent d'eux au quotidien et ont tissé des liens de confiance très étroits, n'étaient jamais loin.

Lorsque nous travaillions sur la sélection d'images à voir lors des prochains événements de la galerie Polka, vous avez beaucoup parlé des individus représentés dans cette série, de leur histoire. Qui sont-ils ?

Chaque personne photographiée a été touchée dans sa chair par les conséquences du changement environnemental. Mon équipe de recherche et moi-même avons passé plusieurs mois à trouver ces réfugiés climatiques, qui ont perdu leur ferme, leur maison, leur gagne-pain à la suite de sécheresses ou d'inondations. Chaque année ces phénomènes dramatiques s'intensifient. Mais la vie prend le dessus, c'est ce que j'ai cherché à montrer. Ces gens et ces animaux ont survécu, leur résilience force le respect. Après chaque prise de vue, nous réalisions une interview filmée des modèles et nous leur demandions s'ils voulaient raconter leur histoire. Je ne savais pas si j'utiliserais ces vidéos, mais je voulais les avoir au cas où. Nous avons alors entendu tellement d'histoires tragiques, vu tant pleurer ces gens évoquant des souvenirs traumatiques…

Le souvenir le plus vif que je garde de ces entretiens est celui de Kuda, au Zimbabwe. Elle parlait en shona, sa langue natale, et expliquait, en larmes, qu'elle avait vu ses enfants disparaître sous ses yeux lors d'une crue. Elle ne les a jamais revus. Et tout d'un coup, les larmes ont cessé et elle a ajouté en anglais : *"Mais ne vous inquiétez pas pour moi. Je vais bien maintenant. Ma vie est comme une banane qui vient de mûrir."* J'ai beaucoup réfléchi à cette phrase et je pense qu'elle voulait dire qu'elle était à nouveau prête à vivre. Cette femme a tout perdu, vit dans un camp de réfugiés, et a encore la force d'avancer. C'est bouleversant.

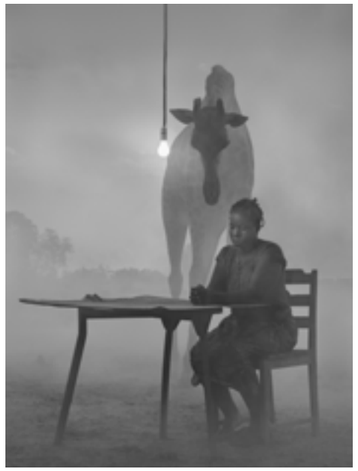
Est-ce pour cette raison qu'une partie des bénéfices générés par la série est dédiée aux personnes dont vous avez fait le portrait ?

Oui. Un pourcentage des ventes de tirages reviendra à l'ensemble de ceux qui ont été photographiés. J'espère que cela les aidera un peu, notamment pour scolariser leurs enfants.

Vous parlez peu de votre fondation, la Big Life Foundation…

C'est vrai parce que je trouve toujours cela délicat. J'ai cofondé Big Life en 2010, à un moment où je voyais la situation des animaux au Kenya et en Tanzanie se dégrader de plus en plus. Le braconnage s'intensifiait. J'ai considéré que s'indigner sans rien faire était inutile, alors nous avons agi. La fondation compte aujourd'hui plus de 300 rangers, qui protègent 650 000 hectares. La mortalité des animaux a radicalement diminué en onze ans. Les populations d'éléphants, de guépards, de lions et de girafes dans la zone augmentent. Nous avons plus de 500 employés au total, ce qui incite la population à préserver l'écosystème, comme c'est une ressource pour l'économie locale. Ma vision est certes pragmatique, mais c'est le seul moyen de s'assurer un succès durable.

Pourquoi tous vos projets sont autofinancés ?



KUDA AND SKY II,
Zimbabwe, 2020.

Qui serait assez fou pour les financer ? Et si quelqu'un était prêt à mettre de l'argent, il faudrait attendre les fonds, faire des dossiers, essuyer des rejets, faire des compromis… Quand j'ai un nouveau concept, je suis totalement obsédé. Je n'ai aucune patience, il faut que je me lance. Pour moi la beauté de la photographie, c'est la liberté de créer ce que je veux, quand je le veux et comme je le veux – bien sûr dans la limite du raisonnable. Vu l'envergure des projets que je mène, je pousse à l'extrême, mais j'ai la chance que mes travaux plus anciens, sur lesquels j'avais passé beaucoup, voire trop de temps, me permettent aujourd'hui de financer les nouveaux, plus difficiles et engagés.

Cette série est-elle politique ? Dans votre esprit, l'art et la politique vont-ils de pair ?

Tout à fait. Il m'arrive de poster sur Facebook des commentaires sur la politique américaine, de parler par exemple des mesures écoterroristes qu'avaient prises Donald Trump et le Parti républicain. Je parle volontiers d'écocide contre la planète. Il y a toujours des idiots pour me dire de me contenter de faire des photographies. Or, ils ont du mal à comprendre, avec leurs petits esprits étriqués, que tout cela a tout à voir avec mon travail ! Ma photographie a pour but d'exposer la destruction de la nature, directement liée à la politique parce que les politiciens et les financiers de leurs campagnes sont souvent ceux qui, sur l'autoroute de la dévastation de la planète, appuient sur l'accélérateur.

J'aimerais que mon travail leur parle, mais je crains que cet espoir soit vain. J'ai conscience de prêcher la plupart du temps des convertis. Ce n'est pas une raison d'arrêter ou de baisser les bras : être un grain de sable dans le rouage, c'est déjà un début.

***The Day May Break* est le premier chapitre d'un projet mondial à long terme. Pourriez-vous nous parler de ce projet dans son ensemble ? Pourquoi avoir commencé en Afrique ?**

Pour des raisons pragmatiques. J'avais prévu de débuter par la Californie, où je vis. Mon équipe avait recherché et interviewé des victimes des incendies de 2020. Mais l'organisation d'un tel shooting dans le contexte sanitaire d'alors, tandis que le vaccin n'était pas encore disponible, s'était révélée trop compliquée. Le Kenya et le Zimbabwe ont rouvert leurs frontières juste avant notre voyage en octobre 2020, donc j'ai commencé là-bas. Mais j'espère réessayer en Californie au printemps prochain, ainsi qu'en Amazonie.

Vous avez une vision très pessimiste de l'avenir. Pourtant, dans l'avant-propos du livre, vous parlez beaucoup d'espoir. Y a-t-il encore pour nous de l'espoir ?

Je suis réaliste, pas pessimiste. Regardez autour de vous. Je lis les statistiques et les perspectives écologiques ne sont pas joyeuses. Malgré tout, oui il y a de l'espoir. Les animaux et les humains sont vivants, ils survivent en dépit des séquelles de leur passé. Nous pouvons agir pour limiter le mal déjà fait et sauver des vies. Du moins, j'y aspire et convoque ce vœu dans l'avant-propos de mon livre, *The Day May Break* : *« Le jour peut se lever… sur une terre en ruines. Ou le jour peut se lever sur une nouvelle aube. C'est à l'humanité de choisir. C'est à nous de choisir. »* ■

A lire : The Day May Break, *de Nick Brandt, éd. Hatje Cantz, 168 p., 54 €.*

A voir : *« The Day May Break », sur le stand de Polka à Paris Photo, Grand Palais éphémère, Paris VIIe, du 11 au 14 novembre ; et exposition à la galerie Polka, 12, rue Saint-Gilles, Paris IIIe, du 21 janvier au 12 mars 2022.*